

TOUS LES JEUDIS
**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 20 FRs

LES AMANTS MAUDITS



ROBERT BERRI

DANIELE ROY

COTÉ OËUR, COTÉ JARDIN

AVIS A NOS LECTEURS

Pour recevoir une réponse, soit par le journal, soit directement, IL EST INDISPENSABLE de joindre à votre lettre deux "bons-réponse" à découper dans les numéros de Film Complet, au bas de la page 3.

Pour les réponses directes, donc plus rapides, joindre en outre un timbre de 15 francs en indiquant votre adresse.

Il me semble, mes chers amis, que nous avons déjà discuté ici les mérites respectifs du film parlant et du film muet. Beaucoup d'entre vous n'aiment pas revoir ce qu'ils appellent « des vieilleries ». Je vous ai dit qu'à mon sens le muet était pourtant bien éloquent parfois... Et nous sommes revenus sur cette question il y a quinze jours, dans l'éditorial de En admirant ce Cameraman.

Mais je ne voudrais pas clore ce débat sans citer une lettre, que je trouve très bien, de notre excellent camarade Smith le Tacticien, qui répond en ces termes au referendum 335 de l'ami Boléro :

« Oui, j'aime bien revoir de vieux succès. Je me plais à voir les vieux films muets. Bien sûr, je vais voir aussi des films parlants, mais... il y a toujours un mais :

« Le muet a dans l'âme des films des spectateurs des prolongements beaucoup plus puissants que le parlant. Lorsqu'un acteur dit quelque chose, il ne dit rien plus que ce que contiennent les mots qu'il prononce ; mais quand un acteur du muet exprime son émotion par gestes, il ouvrira aux spectateurs une porte sur le rêve, il laissera à leur imagination un large champ libre, il ne lui imposera aucune limite. Et les spectateurs pouvaient s'imaginer l'acteur, non tel qu'il était réellement, mais tel qu'ils auraient aimé qu'il fût. Le parlant a tué cela. Il impose des acteurs qui apparaissent sur l'écran d'une façon terriblement limitative. Comme on les voit vivre dans la parfaite illusion de la réalité que donne le film parlant, on ne peut les rêver autrement qu'ils sont. »

Je ne ferai aucun commentaire, sinon pour dire que j'aime beaucoup cette lettre. Notre ami Smith semble ressentir profondément le rythme des images, et sans s'en douter il se montre poète dans l'âme en déplorant que le dialogue lui interdise de laisser vagabonder son imagination et de se créer des personnages « à sa mesure ».

J'ai vu beaucoup de films muets et beaucoup de films parlants. Je ne suis pas insensible à la finesse des réparties, au jeu d'un comédien dont la voix vibre d'émotion et de sensibilité quand il dit son texte, au plaisir que procure un dialogue étincelant. Mais il m'empêche que devant les belles images de cinéma muet mon esprit et mon cœur ont fait des voyages, vécu des aventures, supposé des choses, purchased des rêves qu'ils ne retrouvent plus maintenant. Je ne parle évidemment pas des premiers films muets, qui nous parlaient au rythme d'inspiration puérile et d'une technique limitée. Mais je parle des purs chefs-d'œuvre du muet tels que La Roue, Napoléon, Le lys brisé, Les Rapaces, L'Aurora, etc. Et, au risque de choquer bien des cinéastes actuels, je me dis que ces chefs-d'œuvre muets sont à beaucoup de « parlants » d'aujourd'hui ce que la peinture est à la photographie.

Merci, ami Smith, en écrivant ces lignes vous avez réveillé en moi de vieilles amours... et vous avez prouvé que vous pensiez vraiment « cinéma ».

Amitiés à tous.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Repondons aux lettres :

JEZEBEL commence à m'« assaisonner » parce qu'elle s'est vue dans la liste noire. Et elle s'indigne de voir trop de lettres des lecteurs. Je répondrai à Je répondeur tout à l'heure. Elle pose ensuite une série de questions et enchaîne : « Je ne reconnais pas comme reine miss A bas les hommes. Je crois qu'il doit lui manquer quelque chose. Elle ferait mieux d'être plus polie si elle n'est pas jolie. Le balai qu'elle a sur le front lui sert-il à ramasser les coeurs ? En tout cas, ce n'est pas une fille de Ténis qui en remontrera dit, un Toussaine, Roi Néed, vous devez être le frère de la violette qui se cache sous une feuille et attire l'attention par son parfum. Vous, c'est votre modestie. Cependant, un peu las de se pointer à Des Tailles et d'Estor, l'espère connaître votre ville un jour. Quant à moi, je suis une violette de la cité rose, ou une rose de la cité des violettes, au choix. Je n'aime pas le flirt : à ce jeu-là, on laisse ses illusions et ses rêves, et, parfois, on en sort blasé et meurtri. Deux fois, j'ai cru aimer, avec un grand A, deux fois je n'ai gardé qu'un goût de cendre. Alors, je préfère avoir les garçons comme copains et attendre avec une grande impatience le Prince Charmant, qui doit bien exister », etc., etc.

Réponse. — Vous êtes charmante, « Jezebel », mais je garde un souvenir récent de votre pseudo, et cela ne m'étonnerait pas que vous ayez une réponse aussi même que celle de celles-vous indignes pas de ne pas voir « seulement des anciens » dans la liste noire, ce que vous trouvez logique, et ne croyez surtout pas que ce soit par favoritisme que je passe souvent les mêmes pseudos. Il ne tient qu'à vous, comme à chacun des courriéristes, de vous lire souvent aussi. Cela dépend du succès obtenu dans la rubrique, un succès auquel je ne suis pour rien. Qu'un lecteur ou une lectrice de ces choses particulièrement intéressantes, ou même simplement originales ou amusantes, et assisté les messages affluent de toute part pour lui et pour elle. Il est donc « indispensable » que je sois très fréquemment les lettres de ceux à qui tout le monde s'adresse et qui ont à répondre à des centaines de correspondants. Feuilleté la collection du « Film Complet » de ces trois dernières années, et vous constaterez que les noms qui reviennent souvent sont ceux de vedettes du courrier que je n'ai pas « fabriqués » moi-même, mais qui ont été faites par l'ensemble des lecteurs. Qu'y puis-je ? Ceci dit, voici vos réponses : 1^o Simone Simon et Annabella tournent plus rarement, mais ils vont encore à l'écran de temps à autre. Michèle Alfa fait surtout du théâtre, et elle a eu tant de succès dans « L'Héritière » pendant près de deux ans que cela lui laisse bien peu de temps. Elle a tout de même tourné « Agence Matrimoniale » en 1952. Renée Faure est à la Comédie-Française. Dernier film : « Adorables Créatures ». Enfin le dernier film de Simonne Renant est « Tapage Nocturne ». Ignore ses projets actuels. 2^o Dates de naissance demandées : Simone Signoret : 1924 ; Pierre Brasseur : 1904 ; Paul Henriot : 1913 ; Danie Gelin : 1921 ; Alida Valli : 1919 ; Gina Lollobrigida : 4 juillet 1928 ; Rossano Brazzi : 1915 ; Suzanne Cloutier : 1929. 3^o Lieux de naissance : Françoise Arnoul : Constantine ; Dany Robin : Paris ; Luis Mariano : Iran ; Georges Marchal : Rennes (Neurthe-et-Moselle) ; Georges Guétay : Alexandrie ; Michel Auclair : Coblenz ; Bourvil : Bourville (Normandie). Ouf ! Pas de place pour une étude graphologique aujourd'hui. Envoyez une photo, l'examen sera plus complet. Je ne suis vraiment pas vous raconter la légende du lion de Belfort ! Œuvre du sculpteur Bartholdi, ce lion gigantesque en gris rose de Vosges taillé au flanc d'un châtea, symbolise la défense héroïque de la ville de Belfort, souvent assiégée et jamais conquise. Je vous ai gâtée, ma petite Toulousaine, j'espère que vous allez me faire une réponse maintenant ! Bonnes amitiés du lion à la violette.

DON JUAN. — « Commençons par le commencement : merci d'avoir publié une (toute petite) partie de ma prose. Je suis toujours en Angleterre et ne sais quand je reverrai la France. J'en ai le cœur un peu lourd, bien que j'aime l'Angleterre, où j'ai été élevé. Je tra-

(Suite page 6.)

ARIANE répond à 5 questions, de la liste n° 1100 F. 79, bd Montparnasse. - 1 à 6, sauf samedi.

Le SUCCÈS n'attend pas !... ... allez au-devant !

Suivez dès demain les cours par correspondance du C. E. P. S. Préparation à tous examens et concours. Demandez aujourd'hui même une documentation complète et détaillée sur la branche qui vous intéresse.

Elle vous sera adressée sans délai, gratuitement, et sans aucun engagement de votre part.

- Broch. 4.010 : Français.
- Broch. 4.011 : Mathématiques.
- Broch. 4.012 : Dessin industriel.
- Broch. 4.013 : Comptabilité.
- Broch. 4.014 : Sténographie-Dactylographie.
- Broch. 4.015 : Secrétariat.
- Broch. 4.026 : Cours de révision aux B. E., B. E. P. C. et Baccalauréat 1^{er} et 2^e parties (toutes séries). (Bien indiquer le numéro de la brochure.)

Centre d'Études Professionnelles Supérieures 4, cité Magenta, PARIS-10^e.

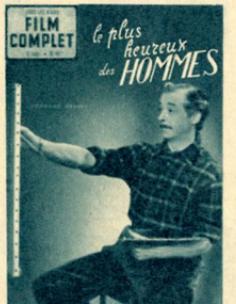
GRANDIR

RAPPEMENT à tout âge, allonger durée
ou JAMBES SEULES jusqu'à 10 cm. avec
méth. scientifi. ou APPAREIL AMÉRICAIN
GARANTI. Succès certain, notice illustrée
sans frais, aucun engagement
DISCRETION, contre 2 timbres
OLYMPIC, 19, Bd V. Hugo, NICE, Ser. 263

HOROSCOPE DU BONHEUR

Amour, fortune, retour d'affection, gain, loterie, réussite assurée. Envoyez date de naissance, enveloppe timbrée et 60 francs pour frais de bureau à CALIOSTRO (arr. 202.). Boîte postale 147 - NICE (Alpes-Maritimes). (Il est bouleversant.)

La semaine prochaine, vous pourrez lire dans le n° 358 du



avec
Fernand GRAVEY
et
Maria MAUBAN

EN VENTE PARTOUT
Le Numéro : 20 francs

APPRENEZ A DANSER

seul, chez vous, en quelques heures Dansez en Vogue et Claquez, avec notre Méthode claire et facile. Notice gratuite (FC) contre 1 timbre. Succès garanti. RIVIERA-DANSES, 43 rue Pastorelli - NICE

Les Amants

MAUDITS



Une production Sport Films

Distribuée par Cocinor.

Réalisateur : Willy ROZIER.

Auteur : Scénario original, adaptation et dialogues :

Xavier VALLIER.

Film raconté par VIVIEN.

DISTRIBUTION :

Paul Morelli.....	ROBERT BERRI.
Jacky.....	DANIÈLE ROY.
Léo.....	YVES FURET.
Raoul.....	JACQUES DYNAM.
Dédé.....	RENÉ ALLIÉ.
Tamara.....	GINETTE BAUDIN.

LE refrain consacré à « Pigalle »..., à son petit jet d'eau... sa station de métro, tout ce que concrétise ce coin de Paris nostalgique, rutilant et sordide, obsédait-il la mémoire des habitués de ce café des environs de la place célèbre ? Nous ne saurions le dire... Pourtant, on y respirait l'atmosphère de la chanson. Aux tables, des femmes d'une élégance qui, pour sobre qu'elle fût, n'en manquait pas moins de cet on ne sait quoi qui distingue le vrai de son imitation. En compagnie de ces femmes, des hommes indiscutablement trop élégants. Au fond du café, un bar et ses percolateurs. Accoudé au bar, un garçon qui dévore un roman policier, puis se meut lentement et non sans protestations quand des clients insistent pour être servis.

Il s'appelle Paul Morelli et, avec un peu d'audace, un chapeau posé comme la plupart des types qu'il sert à longueur de journée, lui aussi serait beau dans le genre *café*, et peut être respecté de ses pairs ?

Il y pense quand il est seul, chez lui, c'est-à-dire dans

sa chambre d'hôtel, à s'examiner devant la glace. Il y pense, et son rêve, secondé par sa culture de la série noire ou de la série blème, s'impose peu à peu à la réalité... Mais oui... Un coup de pouce au feutre mou... un geste... une certaine intonation de voix, et le voilà transformé en un parfait héros de gang.

Il peut se risquer rue de Lappe, pénétrer comme chez lui, dans l'un de ces bals où l'on coudoie les filles et les souteneurs.

Ainsi fit-il un soir qui marqua son destin.

Dès ses premiers pas, son allure, son claquement de doigt pour appeler le garçon, sa commande, même : « Un vitel-menthe ! », tout est le calque, la réplique de ce qu'il a tant de fois vu, entendu, admiré.

Deux jeunes femmes qui viennent d'entrer tournent les yeux vers lui. Sans lever son chapeau, à la façon des hommes qu'il veut imiter, il les accoste, invite l'une d'elles d'un signe de tête impérieux. Une valse les entraîne, une valse chantée par une artiste comme ces boîtes spéciales en présent, qui ont la voix juste, mais rauque, déchirée, et qui portent en elles le souvenir de leurs jeunes succès et le poids de leur vaine expérience.

La cavalière de Morelli est fort jolie, encore fraîche, et il sait vite qu'elle a nom Jacky. Tout en dansant, il lui apprend qu'il est chef de bande, et commence le récit de ses exploits :

— A Ajaccio, Malesprit...

— Qui est-ce, Malesprit ? demande la fille simplement, peut-être pour témoigner d'un intérêt poli.

— L'homme qui a les transports et les jeux.

Elle comprend, n'étant pas de la dernière pluie. *Avoir* les transports et les jeux, cela peut se dire encore *contrôler* ceux-ci et ceux-là ; soit, en langage bourgeois, les ranger...

— Il m'a buté deux de mes hommes, continue son compagnon. Mais il ne m'a pas eu. Je suis venu me planquer ici. Je l'aurai au tournant. Avec moi, faut pas jouer les méchants. Encore une danse ?

— J' veux bien ! acquiesça Jacky, impressionnée et qui craindrait de jouer les méchantes...

Abonnements : France : un an..... 950 fr. — Six mois..... 500 fr.
Étranger : un an..... 1 250 fr. — Six mois..... 625 fr.
Direction-Administration : 43, rue de Dunquerque, Paris (X^e). — Tél. : TRU. 09-92.

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON
du COURRIER
« Côte cœur, Côte jardin »

* *

Las! Au matin, le pseudo-chef de bande doit retourner à ses percolateurs, à ses « vittel-menthe » (mais pour d'autres) et subir, comme devant, les justes remontrances de son patron, lassé d'avoir à intervenir pour qu'il consente à servir le client... Car, à défaut de la rue de Lappe et du secours de sa propre imagination, Paul Morelli, pour s'évader des fadeurs de la réalité, dévore les aventures de *Scarface*...

— Paul! Voyez dans la salle!

Encore! Encore obligé de refermer le livre sur un chapitre palpitant et de reprendre sa besogne de larbin!

— Qu'est-ce que ce sera? dit-il sans dissimuler sa mauvaise humeur au trio qui s'installe.

— Trois fines à l'eau! commande l'un des deux hommes.

La jeune femme qui les accompagne lève, à ce moment-là, la tête, reconnaît son danseur de la veille et pouffe de rire.

Lui aussi, il l'a reconnue! Jacky! Pour les beaux yeux de laquelle il inventa de mirobolantes aventures! Jacky qui tremblait quoi qu'elle en eût, hier, dans ses bras, et qui le retrouve aujourd'hui sous son humble uniforme!

— Qu'est-ce que t'as à te marrer? grommelle l'un des compagnons de la jeune femme, tandis que, bouleversé de rage et de honte, Morelli se dirige vers ses bouteilles.

— Y a de quoi se marrer, j' te jure! répond-elle. Le garçon qui nous sert, hier soir, au bal, y jouait les terreurs! Il m'a raconté qu'il était Corse, qu'il était en bagarre avec un type de là-bas qui lui avait buté ses deux lieutenants.

— Et, son boulot, c'est d'être ici à servir les liqueurs!
— Sans blague, décrète le deuxième compagnon de Jacky. Il charibote, le frère!

Aussi n'hésitent-ils pas à se payer sa tête, quand, revenu près d'eux, chargé de son plateau, Paul commande à disposer les verres.

— Il y en a qui rêvent debout! déclare à voix haute le premier homme. Paraît que chez les fous ils se prennent pour Napoléon.

— Maintenant, c'est Al Capone qui est à la mode! rectifie le deuxième. Al Capone... Ou bien Scarface, le gangster américain!

— C'est marrant! renchérit Jacky, au vocabulaire restreint, mais qui est gonflée d'audace entre ses deux gardes de corps, et tout heureux de ravalier à sa condition modeste celui qui l'avait troublée la veille. Marrant! Il doit y avoir des jours de sortie chez les dingues...

— Bien sûr, on les emmène rue de Lappe.

C'était plus que n'en pouvait supporter le vaniteux garçon qui, avec une rapidité de réflexe, une sûreté, une force qu'eût pu lui envier Cyrano lui-même, mit hors de combat, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire,



Il ne pouvait opposer de résistance.

ceux qui avaient osé se moquer de lui. L'un d'entre eux, terrassé, ayant braqué son revolver, il l'assomme définitivement et ramasse l'arme tombée à ses côtés.

Il ramasse l'arme... Se doute-t-il que, par ce geste, il vient de tourner une page de sa vie? Car ce revolver, dans ses mains, ce revolver qu'il regarde quelques secondes, fixement, dégage un puissant maléfice auquel ne résiste pas Morelli; visant tour à tour les divers clients, témoins stupéfaits du drame et qui se dissimulent de justesse derrière les tables renversées, le patron qui se tapit de même sous son comptoir, il abat, comme au jeu de massacre, tout ce que son tir peut atteindre, puis sort à reculons, sans arrêter le feu et laissant, derrière lui, un indescriptible carnage. Lustres... glaces... bouteilles... paillettent de leurs débris le champ de tir.

Ayant regagné, sans être le moins du monde inquiété, son meuble, il se plante avec autorité devant son armoire à glace. Cette fois-ci, il n'a plus à imiter personne. Il a créé son propre personnage. « Paulo la Gâchette », comme on le dénommera bientôt, en hommage aux qualités qui vont l'élever haut sur l'échelle de la pègre, « Paulo la Gâchette » est né...

Jacky, qui en avait vu d'autres, se rendit comme à l'accoutumée, le soir du drame, au bal qu'elle fréquentait, rue de Lappe.

Elle dansait quand il fit son entrée. Lui, l'aperçut vite et, d'un regard, d'un « psst! » dernière école, l'appela près de lui. Que peut-elle faire, sinon obtempérer, balbutiant une excuse au jeune homme qu'elle quittait ?

Elle ne protesta pas davantage quand, sans un mot, Morelli l'entraîna hors du bal.

Une voiture attendait à la porte, une traction avant, comme il se devait.

Toujours aussi silencieux ils montèrent, et Paulo prit le volant...

Une femme docile... un revolver... une traction avant... Ces indispensables éléments n'étaient qu'un début.

Le couple décida que la Côte d'Azur conviendrait à leur activité. Paulo se chargea de trouver la première mise de fonds. Faisant preuve du même sang-froid implacable qu'il avait déployé lors de la scène du café, il bondit sur un encaisseur du Crédit Lyonnais, lui arracha sa sacoche, rejoignit sa traction et démarra. Quelques secondes ont suffi à l'opération.

— Au voleur! Arrêtez-le! hurlait le malheureux encaisseur.

Mais la traction avant filait comme l'éclair.

Elle filait sur la route enchantée qui mène vers la Provence, ses pâles oliviers et sa mer indigo. Jacky — fière peut-être de son homme? — et qui rêvait aux belles toilettes qu'elle étonnerait dans les casinos de la côte, qui rêvait, aussi, à ces magnétiques tapis verts des salles de jeux sur lesquels, au cours de sa vie aventureuse, elle avait laissé, déjà, des fortunes, Jacky souriait, savourant, dans sa plénitude, la griserie de la course.

Mais nul poursuivant n'apparaissait dans leur sillage. Ils atteignirent, sans anicroche, Aix-en-Provence. Là, aux environs de la gare, Paulo stoppa et lui intima de descendre :

— File à Nice et attends-moi. Passe à la grande poste tous les jours à neuf heures, planque le fric (il le lui avait confié), te promène pas avec. C'est plein de moutons... Va! J'en ai pas pour longtemps à te rejoindre...

Cependant l'alerte s'était propagée. Des gendarmes, des policiers, mitraillette au poing, avaient dressé des barrages que nul véhicule ne franchissait avant que son conducteur n'eût montré patte blanche.

Justement, voilà que s'avavançait une camionnette chargée de cagets de légumes. Obéissante, elle ralentit, s'arrêta, et le convoyeur présenta ses papiers...

Il s'agissait, ni plus ni moins, de Paulo. Peu auparavant, il avait abandonné sa traction, qu'il devinait

repérée, et fait un sort au véritable conducteur de la voiture légumière. Aussi était-il bien calme durant que les gendarmes examinaient ses permis... La mauvaise chance voulut que, malgré l'allure bonasse du véhicule et de son transporteur, les gendarmes fussent parfaitement consciencieux et méthodiques. Papiers en main, ils se reculérent pour contrôler les numéros et le chargement... Alors d'un d'eux fixa, avec une expression étrange, l'arrière de la camionnette... Non! Il ne se trompait pas. Du sang gouttait...

— Chef! dit-il, regardez...

— Passez les menottes au conducteur et fouillez sous les cagets...

Il n'y avait pas à résister. Paulo le comprit et se laissa immobiliser par les bracelets de fer.

De l'amoncellement des légumes, un homme, assassiné, fut tiré.

— Inspecteur, je vous le remets! disait, plus tard, l'adjudant de ce commando de la route à son collègue de l'hôtel de police de Marseille. Vous m'en signez la prise en charge.

— D'accord! Belle prise, je crois? Hold-up! Mort d'homme! Rien ne vous manque, mon lascar.

Mais le lascar avait mieux à faire que répondre aux lazzi des policiers. Il gisait...

L'adjudant venait de lui enlever ses menottes.

Devant lui, un policier braquait une mitraillette. D'un élan, donnant l'impression d'agir avec autant de facilité que pour s'emparer de la sacoche de l'encaisseur, il se rendit maître de la mitraillette et, par là, de la situation.

Courageux, les policiers réagissent à coups de revolver. Mais Paulo est le plus rapide. Poursuivi par la meute, il dévale un escalier... traverse en trombe un couloir... arrive au greffe où un vieux fonctionnaire, ahuri, terrorisé... le laisse s'accrocher à ses pieds, sous le bureau... et répond aux policiers qui, toujours courants, haletent :

— L'avez-vous vu ?

— Quoi? Euh! Non! Non! Je n'ai vu personne!

Qui reprocherait au pauvre bougre ce faux témoignage? Il sentait, sur son ventre, pour le rappeler à l'ordre, le canon de la mitraillette.

Les autres reprirent leur vaine poursuite.

Paulo se releva et, d'un pas tranquille, sortit par la porte opposée à celle que venaient de franchir les policiers.

Qu'était devenue Jacky, laissée, par son complice, en direction de Nice la Belle ?

Elle était devenue *M^{me} la Comtesse*. Du moins s'était-elle attribué ce titre, qui lui méritait l'empressement des valets de pied du Casino de Nice. Par l'importance de ses mises, au baccara ou à la roulette, elle avait, en sus, la considération du directeur.

Les toilettes somptueuses, tout ce que l'on savait de son train de vie complétaient son personnage. Belle... évoluant dans l'apparat du luxe... traînant une cour d'admirateurs... elle s'épanouissait comme une fleur qui a trouvé son climat. A ceux qui objectaient que cette soi-disant étoile du Gotha n'était pas sans vulgarité, on répliquait par l'évaluation de la fortune dont elle devait disposer.

Le directeur avait un argument précis, sur ce point, en faveur de la comtesse de Woevres :

— Depuis huit jours qu'elle est à Nice, elle a déjà perdu trois cents billets chez nous.

Que ce fût au Casino ou

La pseudo-comtesse était entourée de la considération générale.



entre les murs de la villa princière qu'elle avait louée sur les hauteurs de Cimiez, elle se croyait bien à l'abri de son passé. D'ailleurs, Paulo était enfermé. Ce chapitre était clos. Elle pouvait, sans soucis, dépenser... rutiler... jouer... Ce n'est pas à dire qu'elle ne se prit jamais à songer avec mélancolie au redoutable garçon auquel elle avait été asservie. S'il revenait? Oh! Elle serait de nouveau sa chose... S'il revenait? Brrr! En pareil cas, n'aurait-elle pas de sévères comptes à lui rendre? Elle n'avait pas « planqué » l'argent comme il lui avait recommandé de le faire. Elle l'avait à peu près dilapidé... Oh! Elle ne craignait pas beaucoup l'éventualité. Paulo n'avait traversé sa vie que pour la lui rendre plus fastueuse. Il était comme un mort dont elle eût emporté la fortune... Une fortune dont il n'avait pas plus besoin qu'un mort, de la sienne...

Mais il est des morts qui reviennent, et M^{me} la Comtesse éprouva assez exactement l'impression première que provoquerait un fantôme vengeur quand, tout à coup, un soir qu'elle tenait sa place habituelle à la table de jeu, elle vit, en tournant la tête, Paulo, derrière elle, qui la fixait. Un Paulo en smoking et que rien ne distinguait des fêtards environnants, sauf pour elle... Aussi n'eut-il pas même un mot à dire, un signe à faire... Pareille- ment silencieuse, elle se leva, se rendit à la caisse où elle changea ses plaques, suivie de son compagnon fatigué.

* *

Dans sa belle villa, sa femme de chambre l'attendait, comme chaque nuit, dormant sur un fauteuil.

« M^{me} la Comtesse », aussitôt entrée, l'invite à disposer. Elle se déshabillera seule. La soubrette ne se le fait pas répéter deux fois. Encore tout ensommeillée, elle disparait.

Alors Paulo sort de la zone d'ombre où il se dissimulait. Le moment des explications est venu. Avec quoi vit-elle, sur un tel pied? Où est l'argent? Piteuse, Jacky se dirige vers un petit secrétaire, en tire une mince, oh! si mince! liasse qu'elle tend à Paulo. Il la lui rejette à la figure.

— Tu as su que je m'étais fait poisser sur la route, à Cogolin, et tu t'es dit que tu pouvais y aller avec le fric... Tu jouais les comtesses, en pensant que j'étais sous clef. Cet argent-là, je vais te le faire voir.

Et de la gifler à lui arracher la tête, et de lui serrer le cou en la renversant... Elle ne se défend pas. Elle a retrouvé son maître, son homme impitoyable, et de nouveau, elle plie sous le joug redouté, mais qui lui est obscurément nécessaire, qui lui a obscurément manqué dans son existence de fausse richarde, de fausse comtesse. Lui-même, quand il la sent ainsi livrée à sa fureur, quand, de la robe lacérée, il voit apparaître sa gorge nue, frémit d'une passion qui n'est plus uniquement de la colère.

Ces deux êtres, unis par un tragique destin, ont été projetés l'un vers l'autre par quelque chose de plus que cette fatalité. L'amour qui lui soude ressemblable à toutes les amours du monde. Seulement, il comporte, dans son vertige, une noire et désespérée frénésie.

* *

Morelli avait pu regagner Nice, après son évasion à grand spectacle. Elle recourait aux voies ordinaires, trop surveillées, grâce à la complicité de deux prêts à



tout, un nommé Raoul et un nommé Léo, avec lesquels il formera désormais un redoutable trio. Il en est le chef bien entendu et les opérations commencent. Paulo a de vastes projets. Mais il faut, pour les mener à bien, parer à l'immédiat et se procurer de rapides véhicules.

— Jacky a repéré trois ou quatre types qui viennent jouer au Casino et laissent leurs tractions sur la place Grimaldi. On en piquera deux ce soir, pendant qu'elle les amusera à la salle de jeux. Je ne veux pas courir de risques. Avec des voitures comme ça, c'est du couru. A quelle heure sont-ils là, tes clients?

— Entre onze heures et minuit! répond la pseudo-comtesse. Il y a un petit gros qui a une « onze » toute neuve. Il en est fier. Il en parle tout le temps... Parait qu'il y a mis un dispositif anti-vol du tonnerre...

— Tu parles! ricane le chef de gang. Son dispositif! Un joujou pour bébé malade... Les doigts dans le nez, on lui soulève sa bagnole...

Il ne se flattait pas.

Le soir même, dès qu'ils eurent vu les propriétaires des voitures visées accaparés, au bar, par Jacky, les compères, à l'aide d'une clé de leur propre trousser et sans effort, tout tranquillement, ouvrirent l'une et l'autre portière et prirent place au volant des deux voitures...

Il était à peine jour quand, dans le jardin de la belle villa de la noble *Madame de Woevres*, cette dernière et les trois hommes précèdent, autour des deux autos volées, aux ultimes préparatifs de l'expédition combinée par Morelli.

— La manœuvre est comprise? dit-il en mettant ses gants. Jamais d'affolement quoi qu'il arrive. Raoul, tu as essuyé les portes et les volants?

— Oui! Il n'y a plus de traces de doigts.

— Allez! Mets tes gants...

Les mitraillettes sont déjà placées, à portée de geste.

Mais Jacky veut des précisions sur son propre rôle.

— Qu'est-ce que je dois faire?

— Attendre... S'il y a de la casse, filer là où je t'ai dit... Mais tout ira bien...

Elle en est sûre, elle aussi, et leur dit. Une bonne compagne doit faire preuve d'optimisme et savoir encourager l'homme de sa vie dans les entreprises délicates.

Les deux tractions démarrent, la première avec Morelli, la seconde avec Léo et Raoul.

* *

Comme chaque matin, exact comme le « top » d'une horloge bien réglée, le fourgon postal déboucha dans la rue qui menait à la grande poste.

— Le voilà! murmure Raoul, et les deux Citroëns qui étaient arrêtées repartirent. Celle de Paulo dépassa



— Trente-deux millions... seize briques pour vous deux... seize pour moi et Jacky.

— Pouvez-vous nous donner son signalement ?

— Grande, blonde, jolie fille, visage assez typé, toujours très bien coiffée.

Évidemment, le portrait restait vague. Mais le commissaire connaissait son affaire et ne croyait pas impossible d'identifier, parmi tant d'autres jolies blondes et bien coiffées, celle qui l'intéressait tout à coup.

* * *

Cependant, dans la salle à manger de la villa, Paulo procédait au « partage ».

— Voilà... Trente-deux millions et des poussières. Seize briques pour vous deux, seize briques pour moi et Jacky. C'est régulier comme ça ?

Les lieutenants opinèrent. — Et maintenant, dit Raoul, comment se tirer ?

— Pour le moment, déclara Paulo, il faut pas bouger d'ici. Les routes sont gardées... les gares encore plus. Mavraux, de la P. J., est descendu de Paris. Je le connais celui-là, c'est un coriace. Faut pas broncher de quinze jours. On a de quoi bouffer pour un mois. Vous jouerez à la belotte, et moi je pêcherai à la ligne. J'ai toujours aimé ça, et ça me manque beaucoup. Toi, Jacky, maintenant qu'on est bourré de fric... tu nous feras la cuisine.

Elle objecta qu'il serait peut-être sage qu'elle allât se montrer un peu au Casino. Un brusque plongeon pouvait paraître louche. Morelli en convint.

Ainsi fut fait.

Elle ne savait pas, et le trio l'ignorait de même, qu'elle était repérée, que certains de ces hommes en frac qu'elle croisait autour des tables de jeux étaient des policiers et que, autour de la villa louée à la comtesse de Woevres, ces pêcheurs de rascasses sur les rochers ou ces bateliers bonasses n'étaient autres, eux aussi, que des agents postés là par le commissaire Mavraux, lequel avait déclaré :

— Tenons-nous prêts... Je veux réussir !

A l'intérieur de la villa, une soupçonneuse inquiétude minait l'association.

Jacky se persuadait et cherchait à persuader Paulo du danger que représentaient pour eux Raoul et Léo, « deux types archi-chiefs » et qui ne devaient pas nourrir à l'égard de leurs chefs des sentiments dénués d'envie. Elle voulait partir pour l'étranger.

— T'as de l'argent... On serait tranquilles.

— T'as raison ! Faut qu'on se tire... acquiesçait Paulo.

Mais il ajoutait :

— Seulement, on se tirera avec eux... Ils ont seize millions... T'as l'air de l'oublier ?

De leur côté, Raoul et Léo se méfiaient, ne quittaient pas leur colt. Raoul envisageait une dissolution de la bande, chacun courant sa chance.



Tamara venait de recevoir l'ordre de refuser l'invitation de Morelli-Meulemans.

le fourgon pour revenir non loin au moment où l'autre, conduite par ses lieutenants, barrait la route. Alors, le chef sauta, bondit vers le fourgon, mitrailleuse au poing, tout de suite imité par ses hommes. Et ce fut l'attaque classique, réalisée avec sa précision minutée, gardes et postiers tenus en respect, sacs plombés enlevés du fourgon et jetés dans la voiture de Paulo... le démarrage savant... Tout cela avant que les victimes médusées eussent eu le temps de se ressaisir.

Le tour était joué !

Un peu plus tard, la police récupérait les voitures, mais sans y découvrir le moindre indice.

— Je veux voir les propriétaires des autos ! déclara le commissaire.

On lui amena l'un d'eux, le « petit gros », qui déclarait :

— Je l'ai retrouvé... c'est le principal !

Ce n'était pas le principal pour le commissaire, qui poursuivit l'interrogatoire, obligea le témoin à réfléchir, à se souvenir. A qui avait-il parlé de sa voiture ? A tout le monde ! Bon ! Mais encore ? D'une façon plus particulière ? A des joueurs ?... A des joueuses ? Le nom de la comtesse de Woevres passa ses lèvres.

(Suite page 10.)

CARMEN SEVILLA

ALBERT PRÉJEAN

ANOUX AÏMÉ

LOUIS JOURNÉE

Côte d'Azur

(Suite de la page 2.)

vaille dur, et les tournées des grands dus, comme je les faisais à Paris, ont pris fin. Je deviens horriblement sérieux, j'arbore une cravate et une épingle de cravate tous les jours ! De temps en temps, mon cousin et moi sommes les jolies filles du coin et continuons le cricket, équitation, natation, à cause de la ligne ! Pour l'aviation, il fait trop mauvais pour l'instant. Je mesure maintenant 1 m, 93. Ce qui est vexant, c'est l'air de grand dadaï que j'ai dans mes vêtements trop courts. Mais passons aux courriéristes : Jacky Cross Country, merci, vous me plaisez vous aussi, même sans photo. Et, j'espère, encore plus avec photo. Recevez mes amitiés admiratives, gentille blonde de 1 m, 60. Allô, allô, ici Radio-Caire, qui a dit que je relevais des coups d'ongle et de plumeau ? Je ne suis jamais allé plus loin qu'un léger coup d'éventail sur les doigts, ou de rose rouge sur les lèvres, accompagné d'un : « Oh ! vous alors... » Mais oui, je suis très fier de ressembler au C. A., qui est un brave homme martyrisé journellement par des oiseaux au bec acéré et au cou si petit qu'il n'y a de place que pour elles-mêmes. Princesse des îles — désertes, n'en doutez pas, — je répondrai à votre question quand vous m'aurez expliqué pourquoi la femme s'intéresse-telle tant à l'homme... Charlotte, ex-Fou chantant, votre ancien pseudo vous allait mieux. Vous aimez le flirt, je préfère la prétention à chacun ses goûts. Nadyria l'Enferceuse, vous êtes, paraît-il, rudement bien balancée, mais ce sont des « paraît-il », n'est-ce pas, et je n'en ai rien vu. Quant au port du bikini, vous feriez mieux de le rétegner sur une étagère pour cette fois-ci. En ce moment, je préfère un grog bien tassé. Une chevelure fauve ? Hum ! ça doit sentir le Zoo de Vincennes ! Un joli corps bronzé ? Mais, ma douce, je ne vous ai jamais demandé tous ces menus détails qu'en rougissant je ne saurais contempler ! N'en jetez plus, ou je fais un malheur ! C'est-à-dire que j'embrunte le manteau d'Ali Khan et que je vole tout cela en vitesse. Il va en mieux imaginer que trop voir : la réalité est toujours si loin du rêve ! Good whight Lily, pour être plus exact, c'est good whight France, ceci dit en passant. Vraiment, vous non plus, vous ne doutez de rien... Tous les mêmes, à qui le dites-vous ? Et ça aimerait se mesurer avec moi ! Et en quoi, je vous prie ! Si vous êtes si sûre du résultat, je ne vois pas pourquoi j'entrerais en lice ! J'ai bien d'autres chats à fouetter, Dieu merci ! Frivole ondine, et en voilà une de plus ! Quelle amie choisissiez-vous, à vous l'honneur, frivole créature dont le nom ne fut jamais si bien porté. Quant à être le roi du bikini, c'est vous qui le dites, je ne me rappelle pas avoir octroyé ce titre à ma gracieuse personne. Et c'est ainsi que se créent les légendes... Et puis je vous interdix de lever le petit doigt sur To be or not to be, qui prouve qu'elle a bon goût en préférant les rôles masculins à féminins. Chère cousine de mon cœur, tu es une chic fille, va ! Emaux et Camées, de quel genre êtes-vous ? Merci tout de même, et recevez un best hand-shake. Pantalon noir à chevrons courts, ça doit convenir et créant ensemble « jeune fille émancipée ». Puisque sympa semble vous plaire, cherchez que vous l'êtes aussi. Je vous retourne vos amitiés. Miss Cancan, ne sentez-vous pas battre votre petit cœur ? Je suis peut-être plus près de vous que vous ne le pensez ! Et les réputations

de votre genre sont construites sur des bases si fragiles parfois... De Taille et d'Estoc, merci à vous d'avoir pris ma défense. Je suis un vilain bonhomme, mais j'aimerais vous avoir comme ami. Est-ce possible, malgré tous mes défauts apparents ? Acceptez toujours une bonne poignée de main. Corbeau Don Juan ? Corbeau tout court vous irait mieux. Parce que j'ai eu le « courage » d'amorcer une campagne contre Liana et compagnie, le menu fretin désirerait maintenant m'ôter les rênes des mains ?

Réponse. — Ce qu'il y a de commode avec nous, mon vieil ami « Don Juan », c'est que si vos lettres sont interminables — noblesse oblige ! — les réponses par contre sont extra-courtes, car vous me parlez de films vus en Angleterre, mais inconnus en France, et que nous ne pouvons donc pas en discuter. Votre photo est toujours introuvable, et je me demande si quelque jolie fille de l'imprimerie ne l'aurait pas kidnappée pour l'accrocher au dessus de son lit ! Donnez-moi votre adresse actuelle et recevez mes bonnes amitiés.

BOUYZ LA GAMMELLE. — « Je suis une fervente lectrice du Film Complet et votre rubrique me plaît. Cela fait cinq ans que je lis le Film Complet et j'hesitais toujours à vous écrire. (Eh ben ! c'est vraiment ce qu'on peut appeler une décision bien mûrie ! En faites-vous autant quand vous prenez le train ?) Mes actrices préférées : Rita Hayworth, Ingrid Bergman et des centasies d'autres (sic). Je vais au cinéma quatre fois par semaine. (On vous paye pour cela !) Je possède un album avec des artistes internationaux en couleurs. Ne connaissez-vous pas une lectrice du Film Complet qui se serait amateur ? Voudriez-vous publier ma frimoussette pour faire une surprise à mes amis ? Devinez mon âge. Je vous trouve fort sympathique et vous donne mon amitié. (Moi de même, croyez-le bien !) Je voudrais des renseignements sur ma Rita. Maria est un de mes chanteurs préférés quand il chante Mexico, etc.

Bouzy la Gammelle.

Réponse. — Je ne dirai pas que vous avez choisi un pseudo particulièrement gracieux, chère petite amie de la Moselle, mais vous avez un frais visage qui fait plaisir à voir ! Je vous donne environ dix-huit ans. Vous devez être assez têtue et volontaire, avec beaucoup d'esprit de suite. Vous méditez longuement, mais vous réalisez toujours (la preuve : pour écrire au « Film Complet »). Assés dynamique, colérique parfois, et même emportée, mais calme dans l'ensemble. Rien ne peut vous faire déborder de vos idées. Vous êtes sentimentale, mais assez méfiante de nature et vous ne vous liez pas facilement. Je ne vous crois pas très coquette, mais simple et franche. Très solide en amitié quand vous avez donné votre confiance. « Votre Rita », de son vrai nom Margarita Carmen Dolores Cansino, est née à New-York le 17 octobre 1918. Son grand-père était comédien, son père professeur de danse. Aussi la petite fille (d'origine espagnole) apprît-elle la danse de très bonne heure. Elle se produisit sur différentes scènes, posa pour des couvertures de magazines et arriva enfin au cinéma. Elle a débuté en 1935 dans « L'Enfer de Dante » et n'a

pas tourné moins de quarante-quatre films ! Ce fut « Arnie Langland » qui la lança réellement. Ses derniers films furent : « O toi ma charmante », « La Reine de Broadway », « Cette nuit et toujours », « Gilda », « L'Étoile des Étoiles », « La Dame de Shanghai », « Les Amours de Carmen ». Après une interruption de plus de trois ans, elle a tourné « L'Affaire de Trinidad », qui vient de sortir, et tourne actuellement « Salomé, la danseuse des sept voiles ». Rita Hayworth a été mariée trois fois : Avec Ed. Judson en 1937, divorcée en 1942. Avec Orson Wells en 1943, divorcée en 1948. Avec Ali Khan en 1949, divorce prononcé dernièrement. De son second mariage, elle a une fille Rebecca, actuellement âgée de huit ans, et du troisième mariage une fille Yasmina, âgée de deux ans. Nous publierons bientôt un film avec Rita : « L'Affaire de Trinidad ». Je vous quitte, chère petite amie de la Moselle, vos vus et à bientôt. Ne bouilliez quand même pas trop la gamelle, sinon dans quoi ferez-vous cuire vos haricots ? Meilleures amitiés.

CROCS BLANCS. — « Veuillez avoir l'obligeance de publier cette lettre en réponse à M. le Comte de Nibor (« Film Complet », n° 302). Le cinéma français manque certes de nouveaux visages. Mais ce qu'il faudrait surtout, c'est qu'il apporte de la nouveauté dans sa production. Trop de films donnent l'impression du défilé de mannequins. Il y a eu récemment un travail d'équipe, exécuté sérieusement avec une intelligente collaboration entre ceux qui y participent. A qui serviraient de nouveaux visages, si l'on nous sert toujours les mêmes histoires stupides. Il serait peut-être bon aussi de renouveler toute l'équipe. Les cinéastes trop souvent souffrent d'une réelle pauvreté d'inspiration et manquent de hardiesse. Ils ne cherchent pas d'idées nouvelles et n'osent pas s'aventurer vers le large. Ils n'utilisent pas les possibilités illimitées que leur permet le truquage. Pourtant, Méliès leur avait ouvert la voie. Mais ils oublient que le cinéma est le seul qui puisse donner entièrement à l'irréel l'apparence du vrai. Il y a trop de médiocrités et de banalités, trop de théâtre filmé. Ces historiettes, souvent d'une naïveté déconcertante, plaisaient peut-être en 1900. Mais aujourd'hui le public voudrait autre chose, quelque chose qui s'accorde mieux avec ses pensées et avec ses conceptions de la vie et du monde actuel. Je dirai donc, de nouveaux visages, soit, parmi ces nouveaux quelques-uns seront les vedettes de demain, mais surtout de la nouveauté, car le mauvais théâtre filmé qui l'on nous propose trop souvent fait passer à un grand nombre d'habitués des salles obscures le goût du cinéma. »

Réponse. — Vous n'écrivez plus très souvent, cher « Crocs Blancs », mais vos lettres sont toujours celles d'un pur cinéaste. Pourtant, je vous trouve sévère à l'égard de la production actuelle. Il y a tout de même beaucoup de films qui nous apportent autre chose que du théâtre filmé, et les idées ne manquent pas. Néanmoins je suis d'accord avec vous en ce qui concerne les truquages, si merveilleusement exploités par Méliès, et que peu de metteurs en scène utilisent de nos jours. Depuis Abel Gance, qui était vraiment un maître du genre, il n'y a plus qu'à attendre. Mais vous, qui nous apportez encore ce prestigieux « Irréal » que permet le cinéma. Cher ami « Crocs Blancs », à bientôt une autre lettre et toutes mes amitiés. Je crois que vous êtes un de nos plus anciens courriéristes.

LA PATINEUSE. — « Moi aussi je me décide à vous écrire, et j'espère que ma petite lettre saura trouver le chemin, sinon de votre cœur, du moins de votre esprit qui, votre modestie dit-elle en souffrant, est vraiment (consuré). J'ai dix-neuf ans, j'adore le cinéma et le sport, patinage en particulier. Mes préférences vont aux films sentimentaux, mais j'avoue que les films italiens, bien que la plupart du temps très ridicules, m'intéressent énormément et j'ai beaucoup aimé le film Delain il sera

MADISON
MITCHELLLEW
AYRESGINGER
ROGERSGERARD
LANDRU

Côté Juvénis

trop tard. Cher C. A., je serais heureuse de correspondre avec Yannick, dont les goûts se rapportent aux miens. Pouvez-vous lui transmettre ma demande de correspondance ? Voilà qui est fait. Merci, cher C. A., et a bientôt de vous quitter je veux vous dire combien votre rubrique me plaît. C'est un rayon de soleil que je reçois toutes les semaines, et je vous en remercie, etc.

Réponse. — Ma petite « Patineuse », vous êtes bien charmante, et je vous accueille avec joie au courrier. Mais la prochaine fois il faudra vous inté-

ter, vous devez tourner la tête à beaucoup de jeunes filles ! Je les plains, les pauvres ! Heureusement que moi j'ai la tête bien sur les épaules (pas possible) et que si j'avais affaire à vous je vous assure qu'elle ne broncherait pas d'un pouce ! Parlons un peu de cinéma, etc., etc.

Réponse. — Je suis ravie d'accueillir au courrier une lectrice à queue de poisson, et de l'ille Maurice encore ! Mais vous ne me semblez pas très au courant des dessous du cinéma, pour me demander si Jean Marais est marié ! Non, chère amie, c'est un de nos célibataires numéro 1, tout au moins jusqu'à nouvel ordre. Il est né le 11 décembre 1914, il a les cheveux blancs et les yeux bleus. Micheline Prezel est née à Paris le 20 août 1922. Voici quelques films de Vivien Leigh : « Lady Hamilton », « Waterloo Bridge », « Autant en emporte le vent », « La Valse dans l'ombre », « César et Cléopâtre », « Anna Karénine », « La Dynastie des Forsyte », « Un tramway nommé Désir ». Envoyez une photo pour publication, comme c'est un portrait on ne verra pas votre queue de sirène. Je ne puis pas vous dire mon âge, non pas par coquetterie, mais par souci de l'incognito. Mais puisque vous me « suppliez » de vous dire la couleur de mes yeux, je vous glisse à l'oreille qu'ils sont couleur d'espérance... de l'espérance d'avoir une nouvelle lettre de vous, naturellement ! Et je vous embrasse bien fort.

SIRÈNE D'EAU DOUCE (Qu'est-ce qu'il y a comme sirènes dans le courrier ! Bientôt on ne va plus s'entendre). — « C'est avec un véritable plaisir que je lis depuis trois semaines (soulement ?) le Film Complet. L'ambiance familière du courrier m'a tellement plu que je désire en faire partie et me présente : Musulmane, dix-neuf ans, 1^{er}, 64, yeux noisette, cheveux châtains clair tirant sur le blond. J'espère qu'ils sont bons tireurs ?) Sports préférés : le basketball, l'automobile et surtout la natation. Comme nous sommes en hiver, je me contente de la piscine, ce qui explique mon pseudo. Artistes préférés : Silvana Mangano, Maria Montez, Tino Rossi, Micheline Presle, Danielle Darrieux, Michèle Morgan, Georges Guétary, Esther Williams et Shirley Temple. Courage, Miss ! Abas les hommes ! Je suis d'accord avec vous et partage vos opinions. Liliane du Pain de Sucre, permettez-moi de vous dire que j'ai beaucoup ri de votre expression et gros pif » à l'adresse du mignon petit nez du C. A. (C'est bien ça, je sers de clown à présent !) Jeme demande ce qu'il a pensé du vôtre, Miss K.-G. Chamé, je brûle de connaître votre âge. Je vous trouve bien mignonne et très gentille, d'autant plus que vous aimez comme moi la solitude. (Suivent des questions cinéma.) A bientôt le plaisir de lire ma lettre sur le prochain numéro du Film Complet » (sic).

La Patineuse.

resser un peu plus au cinéma : c'est une observation que j'ai à faire trop souvent ! Pour correspondre avec « Yannick », vous n'avez qu'à vous adresser à lui, car je pense que vous avez compris que toute la correspondance se fait uniquement dans le courrier ! Vous semblez très fine et intelligente, chère « Patineuse », et vous avez certainement beaucoup d'équilibre, de joie de vivre, et de curiosité de tout ce qui vit. Je vous crois sentimentale, mais très timorée sur ce plan. (On ne « patine » pas avec l'amour !) Je vous crois aussi très facile à vivre, fidèle dans vos amitiés, pas très ambitieuse, un peu trop « bonne pâte » (ce qui est très sympathique, mais présente ses inconvénients), assez ordonnée et travailleuse, surtout pour ce qui touche aux arts. Vous volenté est très moyenne, avec des crises de relâchement totale et de grands enthousiasmes qui ne durent pas, car ce qui vous manque le plus, c'est l'esprit de suite. Là-dessus, amie, je vous laisse à vos patins, c'est un très joli sport, et c'est aussi un art ! Glissez encore jusqu'à nous, avec un peu plus de cinéma dans vos poches. Bonnes amitiés.

P'TITE FOLLE DU PARADIS PERDU vous écrit de l'île Maurice : « Allô ! cher C. A., m'acceptez-vous dans votre courrier ! J'espère me faire beaucoup d'amis parmi les courriéristes. Il n'y a pas très longtemps que j'ai commencé à lire le Film Complet et j'en suis déjà folle. (Alors, c'est votre Paradis retrouvé.) Je me présente : brune, dix-huit ans, bien bâtie, cheveux noirs et les yeux comme deux grains de langanes. Il n'y a pas de langanes dans votre grand pays, cher C. A. ! Mais dans ma petite île enchantée, on en trouve et c'est très bon. C'est un fruit de la grosseur d'une corne, tellement c'est marron, et les graines sont très noires. Continuons ! N^o 62, tour de taille 47. J'aime le cinéma, la danse, la musique, la peinture et enfin la natation, que j'adore. Je nage comme un poisson, et pour mon prochain bal travesti j'en suis sirène. (Pour danser, ça doit être un drôle de boulot) ! Mes amitiés à Liana Beauté des Îles, Princesse Schéhérazade, Admirante de Victoria, Joueur de Luth, je vous trouve très sympa, voulez-vous correspondre avec moi ? Je suis tout à fait d'accord avec Miss A bas les hommes ! Et les faire marcher tambour battant. (Et les sirènes, ça vous connaît.) Et vous, cher Don Juan, qui avez l'air de croire qu'on ne peut vous résis-



Sirène d'eau douce.

Réponse. — Vous êtes charmante et, de plus, fort jolie, mademoiselle la « Sirène d'Eau Douce », et votre photo va sûrement faire du bruit ! Mais pour ce qui est d'avoir votre réponse « d'autant plus que vous aimez comme moi la solitude », permettez-moi de vous dire que vous vous mettez gentiment le doigt mignon dans l'œil noisette. Ne connaissez-vous pas les délaïs ? Pas dans au cinéma : Shirley Temple est née à Santa Monica le 24 avril 1929 (sous toute réserve, car

certaines biographies donnent aussi la date du 23 avril 1928). Elle a deux frères, de quatorze et dix ans ses aînés. Dès l'âge de trois ans, la petite Shirley montrait un talent du rythme que sa mère lui fit suivre des cours de danse à Los Angeles. Remarquée par un « talent-scout », l'enfant fut engagée pour tourner dans une série de courts métrages. Mais son premier rôle important lui fut donné deux ans plus tard avec « Stand up and cheer », film pour lequel elle fut choisie parmi cent cinquante candidates. Ce fut un tel succès qu'on la réengagea aussitôt, et pendant huit ans Shirley tourna un nombre considérable de films et obtint une popularité que peu de vedettes adultes ont connue. En 1936, elle obtint même un Oscar spécial pour « avoir remonté le moral de toute une nation » ! A douze ans, Shirley Temple, qui avait, malgré son jeune âge, une des plus grosses fortunes d'Hollywood, interrompit pendant trois ans sa carrière cinématographique pour pouvoir poursuivre normalement ses études. Elle revint au cinéma dans « Since you went away » et tourna ensuite « I'll be seeing you », « Kiss and tell », « Deux sœurs vivaient en paix », « Sérénade à Mexico », « Adventure in Baltimore », « The Hagen Girl », « Le Massacre de Fort Apache », « M. Belvédère au collage », « Always sweetest », « Sa plus belle conquête », Mariée le 17 septembre 1945 à l'acteur John Agar, dont elle a une fille, Lillian Suzan, née le 30 janvier 1947, Shirley Temple a divorcé pour épouser l'industriel Charles Black. Voici les principaux films de Michèle Morgan : « Gribouille », « Quel des Brumes », « Orange », « L'Entraineuse », « Les Cils du corail », « Les Moustiques du Ciel », « Remorques », « La Loi du Nord », « Untel père et fils », « Amour et Swing », « L'Évadée », « Symphonie pastorale », « Première déstabilisation », « Fabiola », « Aux yeux du souvenir », « Maria Chapdelaine », « La Belle que voilà », « Le Château de verre », « L'Étrange Madame X... », « Les sept péchés capitaux », « La Pinute de vérité ». Il ne me reste pas beaucoup de place, chère « Sirène d'Eau douce » pour faire votre analyse. Je vous avant tout une volonté peu commune chez une femme : une volonté que rien ni personne ne peut désarmer. Cela me méconnaît pas que vous portiez la culotte dans votre future ménage ! Vous êtes très active sur le chapitre des sports, mais vous avez aussi des crises d'indolence et même de paresse « volontaire ». Assez autoritaire et despotique, vous êtes cependant très loyale, fidèle à vos amitiés, et vous avez beaucoup de générosité de cœur. Beaucoup d'orgueil aussi, et de l'ambition, ce qui ne gêne rien. Je vous crois pas très sentimentale, car vous êtes trop indépendante et hautaine pour accepter un jour, même amoureux. En somme, chère amie de Tunis, vous avez une réelle personnalité. Écrivez encore, je renverrai votre photo comme promis, et en attendant, belle Sirène, je serre très vigoureusement votre nageoire de droite.

JEFF LE TATOUÉ. — « L'instrument qu'Étoile d'amour vous a décrit comme « oude » n'est autre que le luth ; je vous le dis parce que ma mère en jouait. Hahan est une adorable petite Turquoise avec un cœur de la casbah, vous en avez entendu jouer. Panthère blonde, voici quelques détails sur ma petite personne : 1^{er}, 77, le caractère ; vous le connaissez, je suis peut-être moins coquette que vous l'imaginez, mais avec deux bonnes épaulettes, foi de Tatoué, je pourrais faire concurrence à Goliath, en miniature, bien sûr. Pour l'âge, vous avez tout juste de laisser le biberon pour le steack à 19 hivers. J'aime la musique, classique surtout, je ne pratique

(Suite page 15.)



— La vedette est là... Vite ! Filons !

que son geste provoqua chez les policiers lui permirent d'atteindre la vedette. Sur les rochers, il lâcha Jacky évanouie, car elle venait d'être touchée, et sauta dans l'embarcation aussitôt et vaine ment criblée de balles par ses poursuivants...

* *

— Vous avez compris le cas qu'ils font de votre vie ?... C'est ont

— Non ! rétorquait Léo. Comme ça, on se fera piquer. Je vais voir Bénara, à Antibes, il a une vedette qui fait les cigarettes. C'est une question d'argent. Si Paulo marche, on l'achète et on file à Gènes par la mer... Il faut qu'il donne la moitié de l'addition.

— Bon ! Il accepte ou on le laisse tomber. Enfin, l'atmosphère était tendue à la villa. De plus, elle ne semblait pas meilleure au dehors.

— C'est des choses qui se reniflent, ça ! disait Raoul à Paulo en tâchant de l'amener à leurs vues. J'ai aucune raison précise... mais j'ai l'impression que la bicoque est surveillée. Un de ces quatre matins, on se fera cueillir au nid.

— Combien qu'il faut lâcher pour la vedette ? s'informait Paulo.

— Deux millions... Car il y aura à la couler au large de Gènes pour accoster avec le youyou. Là-bas, on aura une planque... des copains avec qui j'ai travaillé plusieurs fois.

Paulo fut d'accord et paya sa part, malgré les récriminations de Jacky.

— Tu vas la boucler lui intima-t-il. T'as pas voix au chapitre, toi... Y en a un qui commande ici, c'est moi ! Vas à Antibes, Léo ! Fais affaire avec ton Bénara. C'est entendu pour cette nuit.

Mais les policiers de vigie virent sortir Léo. Un autre vit, ensuite, sortir Jacky, qui alla téléphoner dans un petit bar, puis rentra chez elle.

Mavraux n'hésita pas :

— Messieurs, c'est pour ce soir ! dit-il à ses collaborateurs. Nous les prendrons tous dans la villa. Il y aura peut-être de la casse. Prenez toutes les précautions habituelles.

Le soir venu, un inspecteur se précipitant au-devant de Mavraux qui, non loin du point stratégique, descendait de la voiture de police, lui jeta :

— Un bateau est devant la villa... C'est une vedette rapide. Ils vont filer.

Mavraux alors donna des ordres...

Tous étaient prêts au moment où sortirent les bandits. Raoul d'abord, puis Paulo, porteur d'un gros colis, suivi de Jacky.

— Faites les sommations ! lança Mavraux.

Et un inspecteur tira trois fois en l'air. Paulo riposta en faisant feu. Les policiers ne furent pas en reste...

Pourtant, la vedette était là, tout près, dans laquelle avaient déjà pris place Léo et Raoul.

Morelli allait-il voir sa chance lui échapper ? Sous la mitraille des balles, il tenta de gagner la rive, mais la partie semblait perdue. Alors, se saisissant de Jacky, il s'en fit un bouclier et les quelques secondes d'hésitation

des gens que rien n'arrête... Votre Paulo vous aurait laissé tuer froidement pour se sauver. C'est un devoir pour vous de nous aider. Si vous acceptez, nous ferons le silence sur vous. Sinon, vous aurez des ennemis...

Ces exhortations, le commissaire Mavraux les adressait à Jacky, couchée dans un lit d'hôpital. La victime de la fusillade ne s'y rendit pas tout de suite. Mais Mavraux insista, tour à tour paternel et menaçant. Elle finit par céder, expliquant :

— Ce n'est pas par frousse... Les embêtements, ça me connaît. C'est parce que je le croyais un homme et que je me suis trompée... Ça va ! Je veux bien travailler avec vous, mais à une condition : je ne m'occuperai que de lui... et de personne d'autre... Nous avons un compte à régler tous deux.

Mais elle voulait une assurance formelle :

— Après, c'est entendu, on me fiche la paix ?

— C'est entendu ! On vous fichera la paix...

La collaboration de Jacky, péniblement obtenue, n'empêcha que l'enquête fut au point mort durant plus d'un an. Paulo et sa bande avaient gagné la Corse, tandis que les Italiens, mis en alerte par leurs collègues français, les attendaient ailleurs. De l'île de Beauté, ils s'envolèrent alors tout bonnement pour Paris, où ils plongeront au fond de ces remous mystérieux qui recouvrent la capitale...

La longue impunité fut-elle cause du relâchement qui finit par se produire dans le système de prudence de Paulo ? Ou n'est-il pas normal qu'un homme riche, jeune, beau, ne puisse demeurer terré hors du monde et des plaisirs qui pour lui s'offriraient à chaque tournant ?

Toujours fut-il que notre chef de gang s'en vint se mêler à la vie nocturne des fêtes bourrés d'argent. Sous le nom nordique de Meulemans, et se donnant pour industriel, il compta parmi les habitués d'une célèbre boîte de nuit. La vedette, Tamara, eut vite des attentions particulières pour ce client fastueux. Las ! Tamara était sous contrôle... Un certain Giacobini l'avait à l'œil. Elle ne pouvait accorder des faveurs à qui n'était pas agréé de son occulte protecteur. Or Paulo-Meulemans déplaçait à Giacobini... Peut-être parce qu'il plaisait un peu trop à la capiteuse Tamara ? Giacobini, qui la connaissait bien, avait remarqué, chez elle, lorsqu'elle dansait avec l'étrange fêtard, une langueur qui n'était pas commerciale uniquement. Et elle le regardait avec des yeux qu'il ne lui avait encore vues, jusque-là, que pour lui-même. Son caractère aussi changeait.

Il fallait mettre bon ordre à tout ça.

Imbu de son autorité, il ne s'arrêta pas à l'idée que la vedette pût passer outre... Lui ayant griffonné ses ins-

tructions comminatoires, il donna le billet au maître d'hôtel, Alfred, pour qu'il le remit à Tamara.

Elle était dans sa loge, avec son habilleuse. Toutes deux admirant la magnifique gerbe de fleurs que venait justement de lui offrir tout à l'heure, tandis que la jeune femme était en scène, le pseudo « industriel du Nord ».

— Il a du goût! jugea l'habilleuse. C'est sûrement quelqu'un de bien.

Tamara n'eut pas le temps de répondre.

On frappait à sa porte. C'était Alfred.

— Un mot pour vous! dit-il. De la part de M. Giacobini.

— Qu'est-ce qu'il me veut? Je lui ai déjà dit de me laisser tranquille.

Alfred, qui avait de l'expérience, conseilla :

— C'est un homme dangereux, Giacobini! A votre place, je serais diplomate.

— Giacobini! reprit l'audacieuse. Je m'en fous! Il ne me fait pas peur.

En effet, rentrée dans la salle du cabaret, elle se dirigea vers la table de Paulo, qui buvait son champagne d'un air de bourgeois en vacances. Il la vit et vint au-devant d'elle.

Mais Giacobini lui aussi s'était levé.

Fort contrarié, le maître d'hôtel pronostiqua :

— Ça y est, il va y avoir de la casse!

— Alfred ne vous a pas fait la commission? demanda Giacobini à la belle.

— Si! Et alors? Je suis libre de m'asseoir avec qui me plaît.

— Oui, bien sûr! répliqua l'autre, plus insolent dans son calme que s'il se fût mis en colère. Vous pouvez vous asseoir où vous voulez... sauf à cette table-là... parce que j'ai décidé que, cette table-là, c'était la mienne... et cette bouteille aussi, elle est à moi.

Il s'était emparé de la bouteille de champagne posée devant Paulo, lequel, d'abord, usa d'ironie.

— Pas possible!

— Oui, c'est comme ça! reprit son rival et, croyant s'imposer :

— Je m'appelle Giacobini et je vous donne le conseil de vous tirer.

— M. Giacobini, ne vous fâchez pas! prononça Paulo. J'ai horreur des histoires. Vous voulez la table? Prenez-la donc!

Il montrait son siège à Giacobini, qui s'assit, triomphant, à côté de Tamara.

Mais Paulo, décidément, était en veine de politesse. Il ajouta :

— Quant à la bouteille, je suis trop heureux de vous l'offrir! Mais si! Mais si! Ne me remerciez pas! C'est tout naturel, pensez donc, tout l'honneur est pour moi.

Il s'était levé et, prenant avec lenteur un verre sur la table, du geste qu'il eût eu pour porter un toast au couple, il cassa le verre, d'un coup net et, avec le morceau au tranchant qui lui restait en main, laboura le visage de son adversaire.

— Y a rien à faire, Paulo...
Quoi que tu fasses, je suis avec toi...
contre eux...

Giacobini n'avait pas eu le temps de faire « ouf! » mais, sous le coup, et tout dégoulinant de sang, il poussa un hurlement de douleur.

La peur paralysait les témoins. On ne dansait plus. L'orchestre s'était arrêté.

Avant que personne fût revenu à la réalité, Paulo, d'un pas majestueux, avait quitté la salle. Non sans avoir jeté sur la table une poignée de billets de banque et s'être incliné, en grand seigneur, devant la chanteuse médusée :

— La bouteille est payée! mademoiselle Tamara, mes regrets... Je suis désolé.

Alors, chacun réagit. On appela une ambulance. Le directeur de la boîte s'affaira auprès de ses clients pour ranimer l'atmosphère et intimait à l'orchestre, toujours frappé de stupeur :

— Mais jouez donc, vous. Jouez! Jouez! Et quelque chose de gai. Serpents! Qu'on apporte les serpents! Les ballons! Les mirlitons!

Or le coup magistral porté à Giacobini révéla la véritable identité de Paulo. Un seul était capable de cette implacable sûreté dans l'attaque, et le maître d'hôtel chevronné qui avait suivi l'algarade sanglante de plus près ne s'y trompa pas.

— Tu sais qui c'est, ce type-là? dit-il à un garçon. C'est le gangster Paulo la Gâchette!

La police reprit espoir.

Jacky fut de nouveau convoquée.

— Avait-elle une idée sur l'endroit où pouvait maintenant se cacher Paulo?

Oui, elle avait une idée...

— Il a une passion, Paulo, un vice... C'est pas le jeu... Non, c'est autre chose. C'est bête comme chou.

Elle n'en dit pas davantage.

Seulement elle commença d'attentives promenades au bord de l'eau. Et ce fut ainsi qu'un jour, suivant les quais du Loing, elle reconnut Paulo qui pêchait...

Elle toussota. Il leva la tête...

— Te fatigues pas! lança-t-elle, coupant court à l'étonnement qu'il allait exprimer. C'est bien moi. Je ne suis pas morte comme tu l'as cru...

— Qu'est-ce que tu f... par ici? s'exclama-t-il, dissimulant sous cette rudesse la gêne qu'il éprouvait.

— Je me promène! répondit-elle. Et puis je pensais t'y trouver.

— Sans blague! Tu voulais me voir?

— Oui! Ça t'étonne?

— Un peu...

— Eh bien! moi aussi, ça m'étonne et j'en suis pas fière! Tu t'es vraiment conduit comme un s... avec moi.

Elle ne mentait pas tout à fait. Même si elle se croyait



encore au service de Mavraux, il avait suffi d'un regard de l'autre pour réveiller en elle le sentiment qui la livrait au bandit.

Et lui aussi, sans doute, retrouvait à sa vue un trouble que nulle femme, hormis elle, ne lui avait jamais causé.

— Vienschez moi, Jacky !
C'était une petite maison champêtre, au bord du Loing. Paulo y vivait avec Raoul et Léo, nos vieilles connaissances, auxquels s'étaient joints Dédé et Maryse.

Les présentations furent rapides.

Dédé ressemblait à n'importe quel mauvais garçon. Maryse, à n'importe quelle fille de mauvaise vie, sans allure et prétentieuse. Elle ne se montra pas ravie de la compagnie qui lui survenait. Il y avait, chez Jacky, pour si bas qu'elle fût descendue aux côtés de Paulo, une sorte de préention à la distinction qui ne pouvait qu'exaspérer Maryse.

Toutes deux se trouvaient néanmoins réunies « pour le meilleur et pour le pire » dans l'étrange alliance des gangs.

Mais ce qui ramenait l'un vers l'autre Jacky et Paulo était un attrait plus puissant sans doute que le souvenir même des trahisons. Pour fuir, naguère, il avait lâchement abandonné la jeune femme. Pour se venger, elle avait accepté le marché de la police... Cependant, quand ils pénétrèrent dans la petite chambre de Paulo, il n'était plus qu'un couple vibrant de désir.

Tout de même... Paulo crut devoir solliciter son pardon :
— Je t'ai regretté, tu sais... Je t'ai fait une vache-rie... Je t'en voulais à cause de l'affaire d'Aix, du pognon que tu m'avais pris... C'est pour ça qu'à Nice...

— Paulo... prononça-t-elle d'un ton d'amertume infinie. Si tu veux, n'en parlons plus... on est quittes, maintenant.

Il ne comprit pas tout ce que renfermait la phrase désabusée. Comment l'eût-il pu ? Elle était revenue et il la tenait dans ses bras, sous ses baisers... de nouveau la proie du sombre amour dont elle était possédée.

Elle ne continua pas moins de téléphoner, chaque soir, comme convenu, à Mavraux, auquel elle savait donner le change... jusqu'à ce que, son secret se faisant trop lourd, elle avouât à son amant :

— Je travaille avec eux, Paulo... j'ai accepté pourvu que ce soit seulement contre toi. Mais il n'y a rien à faire, je ne peux pas cesser d'être avec toi, contre eux... avec toi, quoi que tu fasses.

Paulo fut très intéressé par la révélation.

Désormais ce serait lui qui dirigerait ces communications téléphoniques et, pour endormir la méfiance des policiers, il sut s'y prendre mieux que Jacky...

Ce ne fut pas encore assez pour un homme avisé comme Mavraux, qui décida de faire filer Jacky.

La jeune femme pressentait le danger. De nouveau, elle le supplia de fuir... Il ne s'y refusait pas. Seulement :

— Il faut du pognon pour se tirer, et ce n'est pas avec les deux malheureuses briques qui me restent que je peux mettre les bouts. Faut que je fasse un dernier coup... un gros. J'ai ça en vue... un bijoutier de Passy qui fait les gros cailloux. J'ai encore besoin d'eux, ajouta-t-il, parlant de ses complices... Mais au partage je me ferai voir. Et après, on pourra se planquer tous les deux en Amérique du Sud.

Puis, anxieux à son tour :

— Tu sais quelque chose ?

— Non... Rien de précis... une impression... Mavraux n'est pas un type à se laisser mener en bateau longtemps...



Je me sens bizarre depuis deux jours... comme si on me surveillait...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Mais il partageait cette peur instinctive. Tout lui devint suspect.

* * *

Pourtant, ils oubliaient parfois les règles de prudence imposées par la situation.

Justement parce qu'ils avaient besoin de s'étourdir... de se tromper eux-mêmes sur leur pauvre vie de bêtes traquées... ils cédaient à la tentation de sortir, de quitter leurs mornes et sinistres comparses pour se mêler aux hommes et aux femmes libres... pour retrouver, surtout, cette atmosphère de luxe et de facilité dont ils avaient reçu, eux qui étaient nés pauvres, le goût effréné.

Un jour, ils avaient pris place dans une « hostellerie » comme il en est poussé tant et tant au travers de la banlieue parisienne. Celle-là s'appelait *L'Ecu d'Argent*. Une épaisse marge d'autos la séparait de la route... Un petit pont la reliait à une ile toute bruisante de verdure et d'ailes, et le vent roulait, avec les parfums printaniers, des airs de pick-up.

L'idyllique climat de carte postale ne calma pas l'humeur de Paulo, qui s'en prit au garçon :

— Faut pas me la faire ! Votre truite au bleu ! Elle a été faite avec de la flotte, et pas au court-bouillon.

— Mais, monsieur !...

— Ça va comme ça ! Dégagez ! Non mais, sans blague ! Je suis du métier, moi ! Des truites à la flotte, j'en ai fait avaler avant vous, moi !

Déclaration qui eut pour effet d'ahurir l'élégante clientèle autant que le garçon auquel elle s'adressait.

Jacky essaya de nouveau de le décider à laisser la bande.

— Pourquoi ne pas filer tous les deux à l'étranger ? Il est encore temps ?

Paulo secouait la tête. Il ne démentait pas de son idée :

— Faut que je fasse un dernier coup...

Puis, brusquement :

— Pourquoi que tu reviens là-dessus ?

Sans conviction, elle lui répétait qu'elle parlait intuitivement.

Et voilà qu'ils ne voyaient plus le cadre charmant, qu'ils ne respiraient plus les fumets succulents ni les vins de bon aloi, rejetés, quoi qu'ils fissent, à leur angoisse.

Paulo regardait tout autour de lui, scrutant le visage des autres dineurs, des garçons, du maître d'hôtel.

N'était-il pas lui-même singulièrement examiné par ceux-ci et ceux-là ?

— Monsieur désire quelque chose ? s'informa le maître d'hôtel comme Morelli le fixait.



En seconds dévoués, ils emportèrent leur chef.

Madame hochait la tête. Son mari avait raison, et elle savait depuis plus d'un lustre qu'il n'était pas un héros.

Les deux bourgeois déposés reprirent leur route à pied.

Pendant ce temps, le quatuor : Raoul, Léo, Dédé, Maryse, se morfondait dans une chambre d'hôtel à Saint-Cloud.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? disait Raoul. Tu crois pas qu'il est cinglé d'aller dîner dans une hostellerie ?

— C'est pas lui ! déclara Maryse entre deux bouffées de cigarette. Elle a la folie des grandeurs... Comme si, en ce moment, ils feraient pas mieux de rester planqués.

Enfin, Raoul, qui ne quittait pas la fenêtre, annonça :

— Oui ! dit-il, fébrile. L'addition ! En vitesse ! Je n'ai plus faim...

Leurs pressentiments ne les trompaient pas. A peine avaient-ils dépassé la première borne que Jacky s'écria soudainement :

— Là ! Devant toi ! Un barrage.

Mais il n'y avait pas à reculer.

— Couche-toi ! ordonna Paulo et la voiture fonça, sur les agents et les gardes, franchit la barrière, ses glaces éclatant sous le tir nourri de la police.

Ils avaient échappé, et sans blessure.

Seulement il leur fallait changer de véhicule s'ils ne voulaient pas être faits comme des rats.

Morelli opéra très simplement. Ayant placé son auto criblée de balles en travers de la route, il arrêta celle qui venait ensuite occupée par un couple de cossus bourgeois qui, épouvantés, furent encore heureux de s'en tirer à si bon compte...

Ce ne fut qu'après le départ des bandits que Madame observa :

— Il se sauve dans ta voiture, et tu ne dis rien ?

— T'en as de bonnes, toi ! T'as pas entendu qu'il parlait de faire un carton ?

— Les v'là ! Mais y z'ont fauché une autre bagnole ! Sûrement pas au salon de l'auto ! Regarde-moi ce châssis belle époque.

Peu après, ils connaissaient l'histoire, mais s'abstinent de commentaires. Et puis il y avait à s'occuper de choses sérieuses. Il développa le plan de l'opération contre le bijoutier.

Le scénario était celui de toujours. Deux faux clients qui entrent, demandant à voir des pièces de prix et, dès que le coffre est ouvert, changent d'attitude...

Jacky refusa d'être la cliente... Maryse se proposa... Accompagnée de Paulo et, sur ses épaules, le magnifique vison de Jacky, elle pénétra donc dans la boutique où tout parut se dérouler comme prévu jusqu'au moment où le bijoutier témoigna d'une singulière rapidité de réflexe. Mains levées devant le revolver de Paulo, il leva aussi la jambe et si adroitement qu'il referma la porte du coffre. Puis, blessé et gisant, il eut encore la force et l'habileté de saisir son revolver et de tirer sur son agresseur, qui s'effondra.

— Je suis touché ! hurla le chef de gang. Il m'a eu !

— Maryse, appelle Léo ! cria Raoul. Faut l'emmener. Grouille, on va se faire avoir.

Non ! on ne les eut pas, et ils purent, en seconds dévoués, transporter leur chef dans une clinique, où il subit une intervention d'urgence.

Mais le chirurgien refusait de se prononcer pour le moment.

— Dans vingt-quatre heures... nous serons fixés ! déclara-t-il à Raoul, impatient.

Puis il questionna :

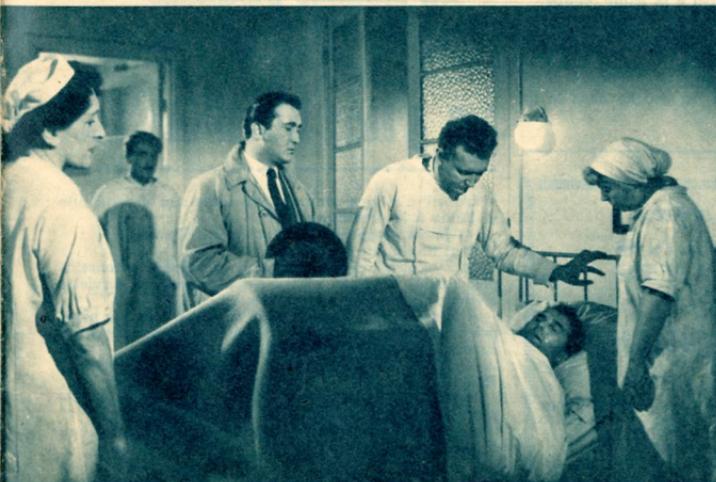
— Comment est-ce arrivé ?

— Il nettoyait un pistolet... le coup est parti... C'est idiot.

On ne saurait dire que ce fût là l'avis du docteur, qui, l'ayant regardé, poursuivit :

— Vous savez que je dois déclarer l'opération au commissariat ?

Furieux, Raoul transmit



Le médecin ne pouvait se prononcer avant vingt-quatre heures.

— Je veux être seul...
avec Raoul...

aux camarades ce dernier renseignement et tous convinrent que mieux valait courir le risque d'enlever le blessé.

— Toi, Maryse, va avec Dédé à l'hôtel, tu ramèneras ses frusques.

— Ben et Jacky, alors ? se rebiffa-t-elle. C'est son travail !

— Ramène-la. S'il s'en tire, elle le soignera.

— Où le conduira-t-on ? demanda Léo.

— Chez les gars Lebigois, dans une petite île près de Mantes... Allez, c'est dit. Rendez-vous ici à onze heures.

Le... transfert ne s'accomplit pas sans qu'il eût été urgent de bâillonner l'infirmière de garde. Cette garantie prise, ils envelopperont avec des soins maternels le gisant... Puis la voiture qui attendait démarra.

Dans le fond, Paulo était allongé, sa tête sur les genoux de Jacky qu'il fixait d'un regard d'agonie.

— Jacky, c'est toi ?

— Oui, je suis là. Ne parle pas. Repose-toi.

— J'en peux plus. Dis-leur qu'ils s'arrêtent, j'ai plus de sang.

— On est bientôt arrivés. Tu seras en sûreté chez le copain à Raoul... tu vas guérir.

— Il fallait me laisser à la clinique... couché j'étais bien... Ils veulent m'avoir... pour se débarrasser de moi. Jacky, arrête-les ! Jacky, au secours !

Il crie...

Les deux autres veulent le faire taire.

Doucement, Jacky essaie de lui fermer la bouche.

Mais il se débat, appelle au secours.

Léo, alors, se retourne et d'un direct en pleine figure anéantit Paulo.

— T'es pas d'accord ? lance-t-il à la jeune femme.

— Vous me dégoûtez tous ! répliqua-t-elle sans interrompre le mouvement caressant de sa main sur le front de l'homme évanoui, et jamais peut-être elle n'eut un geste plus maternellement tendre.

L'ami Lebigois les attendait.

En quelques minutes, Paulo fut couché dans le lit qui lui avait été préparé.



La bande était à l'abri. La petite maison campagnarde qui les accueillait n'avait, en aucune occasion, attiré l'attention de la police. Paulo guéri, la vie pourrait être belle encore ?

Las ! Il était évident que Paulo se trouvait à ses derniers moments. Lui-même devait en avoir la prescience. D'une voix faible, il intima :

— Laissez-moi tous avec Raoul. J'ai à lui parler, à lui seul, tout seul.

Jacky sortit donc, comme les autres.

Alors, d'une voix exténuée, Paulo prononça :

— Raoul... je suis là... Tout le fric que j'ai sur moi, je te le laisse... à une condition... Jacky... je veux pas qu'elle reste derrière moi, tu comprends ?

ATTENTION !

La semaine prochaine

nous vous ferons

une grande RÉVÉLATION !

L'autre a si bien compris qu'il remit son colt à Paulo et l'aïda à le dissimuler...

— Je vais appeler Jacky... Adieu ! Paulo.

Et il fit comme il dit.

Jacky entra, resta un moment silencieuse à contempler Paulo. Puis son regard s'abaissa vers la serviette étendue sur le drap pour cacher l'arme.

A son tour, elle comprit ; mais, complice jusqu'au bout, prête à cet ultime départ, elle-même ôta la serviette, découvrit la main et le revolver, disant :

— Bientôt, j'auras plus la force... Dépêche-toi, Paulo...

Et ce fut, dans la petite maison de Mantes, la double mort des amants maudits qui avaient oublié que, si le crime ne paie pas, il est aussi bien vrai que, tôt ou tard, toujours il se paie...

FIN

Avez-vous pensé à acheter

4 ROMANS COMPLETS

N° 50

Nicole MAUREY

EN VENTE PARTOUT : 45 francs

Si vous désirez le recevoir, ajoutez la somme de 10 frs pour frais d'expédition à votre mandat ou chèque postal 259-10 adressé à **FILM COMPLET**,
43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Aucun envoi contre remboursement.

Dans 5 MOIS vous gagnerez
de 28 à 40.000 fr.

comme COMPTABLE ou SECRÉTAIRE DE DIRECTION. En nous le prouvez.
Demandez au Service d'Orientation Professionnelle de l'ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE PAR CORRESPONDANCE à Lons-le-Saunier (Jura). Le Guide *gratuit* n° 333 qui vous renseignera sur la nouvelle Méthode de formation *océcérée*.
NOMBREUX et BRILLANTS succès aux Examens

Toutes les semaines, LISTE renouvelée des situations offertes: Paris, Province, Colonies, joindre à chaque Guide.

GRANDIR GRATUITEMENT

je vous révélerai le secret américain pour grandir. Sans engagement de votre part. Écrire à Prof. HAUT, 11, rue Gostaldi, 5. 127 Monaco Plé. (Joindre 2 timbr. p. réponse)

Apprenez à **DANSER**

Chez vous, en quelques heures. Avec une méthode inédite, de grande classe, à la portée de tous. Notice 25 contre env. et 2 timbres. Institut F. C., VRANY, 55, rue de l'Église, LA GARENNE (Seine).

TRAC VAINCU

Suppression de la timidité, de tous les complexes d'infériorité, physiques et moraux, de l'impuissance à s'élever, de l'absence d'ambition et de cette paralysie indéfinissable qui écarte de vous les joies de l'amour.

Une méthode nouvelle, largement éprouvée dans tous les pays, vous permettra d'être aimé, de gagner de l'argent, de réussir. Votre salut dépend de la lecture d'un petit livre que vous obtiendrez gratuitement un brave homme qui, lui non plus, n'a pas toujours connu le bonheur, et qui, pour soulager l'humanité, a conçu la méthode la plus moderne et la plus efficace du monde. Le livre s'intitule: « Y a-t-il un secret de la réussite ? » Il vous est offert gratuitement, sur simple demande, accompagnée de 4 timbres, à I. P. I. (Service ZF 99), 3, rue Blanche, Paris (IX^e).

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

aucun sport. Pour mes cours, je les prends aux **Beaux-Arts d'Alger**. Petite Panthère, j'adore les yeux verts; vite une photo que je puisse les admirer. Chyts et ses flirts, heureusement que ma petite tête vous est synchrone; vous ne détectez donc pas le sexe fort, comme notre charmante. A bas les hommes, puisque vous offrez votre amitié à l'un de ses représentants. Notez que j'accepte avec empressement, et correspondrai avec vous autant que vous le voudrez. J'admire presque tous les acteurs et actrices. Je m'exécuse, cher C. A., de m'adresser si longuement aux courtisanes, et d'oublier le cinéma. Fille d'Italie vous a demandé des renseignements sur Tony Martin, je me rappelle l'avoir vu dans Mon cœur chante (A song in my heart) avec Rita Hayworth; dans « Pépé le Moko », version américaine; dans un film avec les Marx Brothers; enfin, il vient de terminer tout récemment un film avec Janet Blair et Ann Miller. C'est un très bon chanteur. »

Réponse. — Il y a longtemps que nous étions sans nouvelles de vous, cher C. Je jette l'œil sur New-York il y a vingt-huit ans. L'interprète du « Voleur de Tanger » mesure 1 m 80, il a les cheveux bruns, les yeux marron, et est marié depuis deux ans à l'actrice Janet Leigh. Je n'ai pas encore de renseignements très détaillés sur sa vie, car il est relativement peu connu en France. Songez-vous toujours à poursuivre une carrière de comédien? Donnez-nous plus souvent de vos nouvelles et croyez à ma sincère amitié.

Le C. A.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Directeur de Publication: Raymond SCHALIT.

Vous trouverez cette semaine dans

MODE DU JOUR

LE MAGAZINE FÉMININ COMPLET

- * Un patron expliqué qui permet de réaliser, sans risque d'échec, un manteau de demi-saison.
- * Une page de lingerie.
- * La semaine astrologique.
- * Deux grands romans inédits et toutes les rubriques habituelles.

MODE DU JOUR

EN VENTE PARTOUT: 32 PAGES - 25 FRANCS

FILM COMPLET

vous présente la liste de ses derniers numéros parus ACTUELLEMENT DISPONIBLES.

Numéros à 8 francs.

- 180. — Je n'aime que toi.
- 181. — Key Largo.
- 182. — La femme nue.
- 183. — Tous les chemins mènent à Rome.
- 185. — Trafic à Saigon.
- 186. — Occupe-toi d'Amélie.
- 188. — Bal Cupidon.
- 189. — Fabiola.
- 190. — Drame au Val d'Hiv'.
- 191. — Maya.
- 192. — L'Indiade.
- 193. — Le Barrage de Burlington.
- 194. — Entre onze heures et minuit.
- 195. — Johany Belinda.
- 196. — Portrait d'un assassin.
- 197. — La Vallée du Jugement.

Numéros à 10 francs.

- 198. — Au delà des grilles.
- 200. — Les aventures de Don Juan.
- 201. — Vient de paraître.
- 202. — La Beauté du diable.
- 208. — La ronde des heures.
- 209. — La mariée du dimanche.
- 213. — Romance à Rio.
- 214. — Mantges.
- 215. — La dernière course.
- 216. — Miquette et sa mère.
- 217. — Vacances de Noël.
- 218. — Ombres sur Paris.
- 219. — Une famille toute simple.
- 220. — Le Juif errant.
- 221. — Dominique.
- 222. — Les amants traqués.
- 223. — La femme aux deux visages.
- 224. — Pièges à hommes.
- 225. — La soif des hommes.
- 227. — Au revoir, M. Crock.
- 230. — Singaalla.
- 232. — Raccrochez, c'est une erreur.

Numéros à 12 francs.

- 236. — Rio Escondido.
- 238. — On n'aime qu'une fois.
- 238. — La Marie du Port.
- 248. — M. Wilson perd la tête.
- 249. — Le Loup de la Sila.
- 250. — Le Traqué.
- 251. — Sa Majesté M. Dupont.
- 252. — Fantasy.
- 253. — L'Araignée.

Numéros à 15 francs

- 256. — Sans laisser d'adresse.
- 257. — Les corsaires de la Terre.
- 259. — Marius.
- 260. — Fantasy.
- 261. — César.
- 262. — Le, rue des Saussaies.
- 263. — Jack le Noir.

- 264. — Voyage à trois.
- 266. — Les Amants Passionnés.
- 268. — L'Ange Rouge.
- 271. — Liens éternels.
- 275. — Topaze.
- 280. — Dakota 308
- 281. — La belle image.

Numéros à 20 francs.

- 287. — Le dernier voyage.
- 288. — Edouard et Caroline.
- 289. — Coupable.
- 290. — Nous avons tous fait la même chose.
- 302. — Le cap de l'espérance.
- 304. — Intrigues en Orient.
- 305. — Voyage en Amérique.
- 307. — La scandaleuse ingénue.
- 308. — Angèle.
- 310. — Le banni des îles.
- 312. — L'oiseau de paradis.
- 313. — Au cœur de la Casbah.
- 314. — Redolphe Valentino, le grand séducteur.
- 315. — La fille du poustaier.
- 316. — David et Bethsabée.
- 317. — Le clochard milliardaire.
- 319. — Épousez-moi, chérie.
- 320. — Sur la Riviera.
- 324. — Rio Grande.
- 325. — Cet âge est sans pitié.
- 326. — Casques d'or.
- 327. — Les surprises d'une nuit de noces.
- 328. — Le voleur de Venise.
- 330. — Rendez-vous à Grenade.
- 335. — Plus fort que la haine.
- 336. — Le désir et l'amour.
- 335. — Fra Diavolo.
- 336. — L'affaire Cicéron.
- 337. — Mara, fille sauvée.
- 338. — La mère du marié.
- 339. — Volets clos.
- 340. — Viva Zapata.
- 341. — La vengeance de l'Aigle Noir.
- 342. — Adorables créatures.
- 343. — Anna.
- 344. — On murmure dans la ville.
- 345. — Le jugement de Dieu.
- 346. — Mon gosse de père.
- 347. — Le Rôdeur.
- 348. — Une enfant dans la tourmente.
- 349. — Les deux Vérités.
- 350. — Adieu Paris.
- 351. — Terre de violence.
- 352. — Appel d'un inconnu.
- 353. — Rome-Paris-Rome.
- 354. — Histoire de détective.
- 355. — Wanda, la pécheresse.
- 356. — Courrier diplomatique.

Adresses vos demandes au

FILM COMPLET

43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Chaque numéro est envoyé franc contre la somme de 10, 12, 15 ou 20 francs.

Aucun envoi contre remboursement.

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité: A. D. P., 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54.)

Un
bon souvenir amical
et aux lectures de
"film complet"
Cordialement
Gregory Peck



Gregory PECK
(Fox.)